



## LA PERSE QUI DEVIENT L'IRAN



Grand reportage par Pierre DAYE

**On** sait que, depuis le 21 mars de cette année, la Perse a changé officiellement de nom et qu'on ne peut plus désormais l'appeler que l'Iran. Sous l'action d'un impérial dictateur, elle se transforme de fond en comble et ouvre les contrées où s'épanouirent les plus antiques civilisations du monde à l'industrie et à la vie modernes. Voici des impressions actuelles sur ce pays et sur ce chef.



### Dans la vieille Perse aux tapis



**L**E froid et la pluie sont arrivés brusquement. Le matin de notre départ de la capitale, on est venu allumer les feux de bois dans nos chambres. Les montagnes de l'Elbouz sont couvertes de neige.

Nous sommes tous les sept dans nos trois autos, suivis à nouveau de la vieille dame anglaise, avec un minimum de bagages, et nous filons vers le sud, cahotés dans la poussière, vers l'antique Ispahan. Dans cette contrée-ci, moins montagneuse et où nous suivons de larges vallées, tout de suite un caractère asiatique plus accentué frappe. Peut-être est-ce seulement à cause de quelques coupoles bleues ou or dans le lointain, ou du passage de longues caravanes de chameaux qui, liés les uns aux autres, avancent, de leur marche lente et dodelinante, vers les villes de l'intérieur... Des déserts. Presque pas de villages. Parfois, un caravansérail à demi ruiné abrite ces voyageurs locaux, dans un « parfum de fauve et de jasmin ».

Kum est une ville sainte. Est-ce pour cela que j'y aperçois en plus grand nombre de ces hommes vénérables qui, dans un but pieux, m'assure-t-on, se teignent les cheveux et la barbe au henné ? Les jeunes étudiants en théologie aussi sont nombreux : de beaux visages pâles et graves, des yeux durs pour l'étranger, sous des turbans blancs.

De la route, de la plaine, depuis bien longtemps brillait dans le ciel une coupole d'or massif. Nous pouvons nous en approcher, mais point entrer dans la mosquée de Fatimah qu'elle domine, ni même la photographier de trop près. La population est fanatique ici, plus qu'ailleurs dans la sceptique et indulgente Perse.

Le grand pont sur la rivière a été emporté par une crue récente, ainsi que six mille pauvres maisons. Eventrées, leur misère apparaît sous le soleil, et la pouillerie de leurs habitants, qu'il faut quelques policiers pour tenir à distance. Cette fois, c'est bien l'Orient famélique, coloré, ancestralement hostile à l'infidèle.



Kashan est le type de la cité ancienne, avec un prodigieux bazar plein de clairs-obscurs à la Rembrandt. Des étoiles ouvertes dans la voûte, tombent des rais de lumière blanche ; les entrepôts qui s'entr'ouvrent de côté entourent, plus bas, des cours éclairées par le reflet d'un bassin central. Savetiers, marchands de cuir, chaudronniers, épiciers, boulangers, baigneurs, dans une chaude odeur de musc, de sueur, de teinture. C'est la capitale des fabricants de tapis. Vous savez que certains « Kashans » valent de l'or ; il en existe que l'on vient voir, étudier, au sujet desquels on disserte, comme de peintures classiques chez nous.

Les Américains ont eu la plus mauvaise influence sur la fabrication des tapis de Perse, en imposant des dessins standard élucubrés à Chicago. Mais il reste de vieux ateliers dans lesquels on travaille à l'ancienne manière, selon de beaux dessins, avec des teintes parfaites. Je m'y arrête longuement : dans des salles basses et sombres, les ouvriers, accroupis devant les lices, font courir leurs doigts avec une dextérité si grande que l'œil ne peut apercevoir la façon de faire le nœud. Comment peuvent-ils suivre le dessin d'un carton ? A la dictée, si je puis dire. Un récitant tient devant lui ce carton où chaque point est indiqué en couleur. Il psalmodie une sorte de chanson : « un rouge, deux verts, un blanc », etc., et, devant lui, les artisans obéissent en ouvrant la chaîne et en y introduisant la trame, choisie parmi les laines de couleur, selon l'ordre qu'il indique. Le procédé est plus rapide qu'on ne l'imaginerait.

## Délices d'Ispahan

« Bois du vin au milieu des fleurs.  
Ce matin est plein de soleil. »

Minutchehr (XII<sup>e</sup> siècle).  
(Le Divan.)

« Une garde me sera donnée chaque fois que je me promènerai, autant pour la sécurité que pour le décorum : deux soldats armés de bâtons ouvrant la marche ; derrière eux, un cosaque

galonné portant la livrée du prince. » Tel est l'appareil dans lequel Pierre Loti, il n'y a pas si longtemps, déambulait à travers Ispahan. Encore que nous soyons fort entourés d'égards dus au caractère de notre mission, nos promenades dans la vieille capitale seront plus modestes.

Le soir de notre arrivée, nous avons longuement suivi dans la nuit une route d'aspect lunaire, pleine de silence, où ne brillaient que les porches en émail des caravansérails endormis. Dans la poussière, entre les murs de terre, nous avons atteint les postes de police fortifiés, puis pénétré dans la ville. Il faisait froid ; les dernières lampes s'éteignaient, et nous allâmes dormir dans une assez misérable auberge où, le matin suivant, nous fûmes réveillés par le tintannabusement des clochettes pendues au cou des chameaux dont les caravanes passaient sous nos fenêtres, et par le vol croassant de milliers de corbeaux.●

Le soleil se leva, éclatant. Ah ! l'inoubliable matin de la découverte d'Ispahan !

Il faut arriver d'abord, comme sans le vouloir, sur le Meïdan Shah, la Place Impériale. Les voyageurs du XVII<sup>e</sup> siècle s'ébahirent à son propos. Ils n'avaient pas tort. Le Meïdan Shah est une esplanade plusieurs fois grande comme la place de la Concorde et entourée de palais, de mosquées, de galeries, de bazars, avec, en son milieu, des bassins et des parterres de fleurs. Tout ce qui manque à Téhéran, le charme, le pittoresque, la couleur, la mélancolie d'un grand passé, vous étreint ici et vous remplit d'un enthousiasme auquel on ne peut résister. Enfin, d'un seul coup, toute la Perse ancienne se découvre, à peine rendue plus douce par les atteintes du temps. Que de grandeur et que de grâce ! Quelle magnificence de la couleur !

Shah Abbas le Grand avait fait d'Ispahan, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, sa capitale. Il y avait apporté tout son goût du faste et son sens très pur de la beauté. Bientôt la population compta près d'un million d'habitants. Il n'en reste plus le sixième aujourd'hui.

Plutôt que d'entendre les divagations extasiées de la veuve du major anglais (*So nice !... Oh ! Marvellous !... Oh ! Wonderful !...*), je voudrais, pour me promener, suivre les souvenirs que le chevalier Chardin, voyageur français, a publiés à Amsterdam après le séjour qu'il fit, au XVII<sup>e</sup> siècle, à Ispahan (qu'il faut prononcer Isfahan). Sur cette place, il s'est émerveillé devant le palais d'Ali Kapu (ou de la Porte Sacrée), dont j'ai gravi les terrasses qu'ombragent, sur de hauts piliers de cèdre, des plafonds peints. Chardin l'a vu avant la décadence, ce palais qui n'avait pas alors moins d'une lieue et demie de tour. Il a visité, a vu les salles, les portiques et les jardins de ce Versailles persan. « Vis-à-vis de ces jardins, narre-t-il, est le salon de l'écurie, qui est bâti au milieu d'un jardin ; il y a de chaque côté de l'allée du milieu neuf mangeoires de chevaux auxquelles, aux jours de solennité, on attache avec des chaînes d'or autant de chevaux, des plus beaux, de l'écurie du roi, couverts et harnachés de pierreries, et l'on met auprès d'eux tous les ustensiles d'écurie, qui sont aussi d'or fin, jusqu'aux clous et aux marteaux... »

J'ai eu, pour ma part, la joie d'assister dans ce Palais des Quarante Colonnes à une fête qu'y donna l'aimable gouverneur d'Ispahan pendant notre séjour. Le palais doit son nom à un portique dont les hautes colonnes de bois, d'une courbe élégante qu'on ne voit qu'ici, se reflètent dans un bassin d'eau qui en multiplie le nombre.

Nous goûtâmes au vin de Chiraz et nous entendîmes, ce soir-là, des petits chanteurs de dix à douze ans qui se servaient d'instruments archaïques pour nous faire goûter, sur des rythmes à la fois allègres et monotones, sans cesse répétés, de vieux airs d'avant le temps de Shah Abbas.

Chardin notait encore : « *Les murs dont les jardins sont enfermés sont faits de terre, la plupart de la hauteur accoutumée de dix à douze pieds, couverts de haut en bas de petites lampes incrustées pour les illuminations et surmontées d'un corridor dont le roi seul a l'usage et par lequel il se rend partout sans être aperçu... On voit dans un de ces palais un salon à trois étages, soutenu par des colonnes de bois doré, qu'on pourrait*

*appeler une grotte, car l'eau y est partout, coulant autour des étages dans un canal étroit qui la fait tomber en façon de nappe ou cascade, de manière qu'en quelque endroit du salon qu'on se trouve, on voit et on sent l'eau tout autour de soi... Le second enclos est pour les enfants du roi, ou régnant ou décédé, qui sont trop grands pour converser sans danger avec les femmes ; le troisième, qui est plus vaste, est pour le séjour des vieilles femmes, des femmes disgraciées et des femmes des rois défunts. »*

Dans le palais d'Ali Kapu, des salles discrètes se succèdent sur plusieurs étages, toutes ornées à profusion, avec, dans les peintures délicates, des influences chinoises et même hollandaises et italiennes. Des terrasses, le shah pouvait montrer aux ambassadeurs étrangers, dans le temps d'Henri IV et d'Elizabeth d'Angleterre, la ville entière, avec ses dômes pâles et ses bouquets d'arbres, qui s'étendait à leurs pieds, et les montagnes au loin. Sur la place même, on organisait en leur honneur des parties d'un jeu équestre qui ressemblait au polo. Enfin, ils admiraient la mosquée du Sheik avec la légèreté de ses coupoles qui, vues de l'intérieur, sont comme des grottes d'azur. A droite, ils pouvaient apercevoir la mosquée du shah, ses portes d'argent, ses montants d'onyx et tous les bleus, les jaunes, les verts mêlés de ses dômes vernissés, de ses salles immenses qui s'ouvrent sur le ciel et lui offrent une splendeur qui, à mes yeux encore éblouis, représente ce qu'a de plus magnifique l'Asie musulmane.

Je suis revenu pour la voir sous les différentes lumières du jour et du crépuscule, cette mosquée de turquoise dans laquelle je découvrais un art islamique issu des principes classiques et cependant tout à fait différent de celui des mosquées d'Espagne ou du Maroc, ou de l'Egypte, un art à la fois plus sévère, plus grandiose et plus rempli d'éclat dans les couleurs. Lorsque j'y fus pour le dernier soir, un prêtre m'offrit du nougat à la pistache, parfumé à la rose... Et je rentrai dans mon auberge par les petites rues où s'allumaient les lampes, l'œil gorgé de couleurs chatoyantes et douces, comme rempli de miniatures bleues et or et de mosaïques luisantes, tandis qu'à l'horizon les montagnes roses s'effaçaient dans la nuit.

## L'Iran des légendes et des poètes

Flâneries dans le bazar d'Ispahan, avec ses admirables voûtes presque gothiques, ses sombres descentes vers des déchirures lumineuses, ses ruines dans lesquelles grouillent de vieux marchands, des hommes aux barbes rouges.

Et des mosquées toujours...

Jameh, vieille de mille deux cents ans, qui, avant l'intrusion de l'Islam, était un temple de Zoroastre Masjed Dumnah, qui est l'une des plus vénérées de l'Iran...

Dans les rues bien droites, les boutiques sans étage sont alignées, peintes de bleu et de vert, avec de petits carreaux comme les boutiques hollandaises. Passent sans cesse des calèches à deux petits chevaux dont les paturons sont teints aussi au henné. Au long des trottoirs — car il y a des trottoirs — se dressent des platanes et des peupliers qui ressemblent à des bouleaux vert pâle, à peine jaunis par l'automne.

Il y a le faubourg chrétien de Julfa, dont la cathédrale, dans le style mahométan, fut construite en l'honneur du Christ par Shah Abbas le Grand, qui savait, à ses heures, se montrer le plus tolérant des princes. Les Arméniennes y circulent en costume de soie rouge, avec de lourdes ceintures d'argent.

En revenant de Julfa, nous nous sommes assis au bord de la rivière Baïandeh Rut, dans l'ombre d'un pont ancien, à plusieurs étages, avec, de chaque côté, des arcades où les dames persanes viennent fumer sans hâte le kuliân, comme dans un salon blanc et or, devant un beau paysage d'eau et d'arbres, en écoutant la chanson divine de l'eau...

Ispahan, dans laquelle Shah Abbas reparait à chaque pas ; Ispahan que Tamerlan avait anéantie en y faisant égorger plus de cent mille hommes et femmes ; Ispahan pour qui l'arrivée des Afghans et la famine de 1721 furent un désastre inoublié ; Ispahan toute pleine de sanglants drames politiques, qui s'échelonnent jusqu'au début de notre siècle, lorsque les Bakthyaris s'en emparèrent et marchèrent sur la capitale du nord, qu'ils prirent en 1909...

Ces Bakthyaris appartiennent aux mêmes classes qui déjà surent contraindre Alexandre le Grand à leur payer tribut et qui sont si farouches, si audacieuses, si robustes, qu'il a fallu la belle légende que voici pour donner l'explication de leur force. Un shah, jadis, étant malade, deux serpents furent engendrés et vécutrent dans son cerveau. Mais leurs têtes sortaient des deux côtés du crâne, et un médecin assura que, pour les nourrir, il était indispensable de leur donner, chaque jour, la cervelle d'un jeune homme robuste et d'esprit vif. Et chaque matin, ainsi, pendant longtemps, on sacrifia un jeune homme. Un jour, l'un de ceux qui avaient été choisis refusa de verser son sang et s'alla cacher

dans la montagne. Là, avec des complicités et des cadeaux aux médecins royaux, il obtint qu'on remplaçât, pour les serpents du roi, sa cervelle par une cervelle de mouton. Le stratagème réussit et fut renouvelé. Ainsi, bientôt, chaque jour un jeune homme robuste et d'esprit vif disparaissait et s'allait dissimuler dans la montagne. C'est de cette manière que naquit la robuste tribu des Bakthyaris (de *Bakth* : honneur, et *Iar* : trouver).



Abou 'l asim Ferdousy, de Thous, le poète mort il y a mille ans, raconte dans *Le Livre des Rois* une légende fort semblable ; seulement il l'attribue à la naissance de la race des Kurdes, qui ne connaissent pas les habitations fixes et qui n'éprouvent aucune crainte de Dieu.

Une autre tribu, qui a essaimé dans le sud, posséderait également une origine étrange, mais sans doute plus proche de la vérité historique : Alexandre le Grand, qui avait rêvé de réaliser l'unité de son empire et de celui qu'il venait de conquérir, épousa Roxane, princesse perse. Puis il voulut qu'au cours de fêtes splendides, cent de ses seigneurs épousassent cent princesses perses. Et dix mille autres de ses sujets reçurent dix mille femmes perses et fondèrent ainsi une race nouvelle.

Aujourd'hui, la Perse, terre de poètes (et non point de musiciens), patrie d'Hafiz, de Saadi et d'Omar Khayam, en fêtant le millénaire de Ferdousy, retourne, aux yeux du monde qui s'associe à cette commémoration, non point vers ses origines, qui sont bien plus anciennes, mais vers un poète prestigieux en qui elle veut voir le premier éclat, il y a dix siècles, de ses légendes, de son parler, de sa poésie. La Perse se retrouve toute dans le long poème épique rempli de batailles, de rapt, de conquêtes, de sagesse, de houris, de péris, de belles femmes, de jardins divins, de fleurs et de parfums...

Heureuse la nation, toujours vivante et intangible, ranimée par la foi d'un Chef nouveau, qui peut ainsi rattacher son idéal au lointain passé ! La Perse de Ferdousy — l'Iran, comme nous devons dire aujourd'hui — n'est pas morte. En la parcourant, c'est notre émerveillement de la sentir toute vibrante d'espérance et de volonté dans l'avenir. Elle donnera encore à l'humanité de grands artistes et de grands poètes.

## **Les pétroles de Babylone**

Ninive, Babylone, Ecbatane se réveilleront-elles grâce au pétrole ? En ces pays des confins perso-irakiens, des deux côtés d'une frontière qui n'est pas sans être l'objet de conflits fréquents, le plus précieux des liquides sourd avec abondance et va transformer de façon profonde ces pays qui avaient gardé jusqu'à aujourd'hui leur aspect biblique.

En cours de route vers la Perse, j'avais retrouvé ces tanks argentés déjà aperçus en tous les coins du monde : à Singapour, à Sidney, à Panama, à Yokohama ; l'odeur du pétrole, à Mossoul, à Kirkuk, m'avait paru imprégner l'air et imbiber ces villes arabes si intactes encore et qui devaient, par comparaison, me faire paraître Téhéran banale. Dans certains endroits, les gaz naturels brûlaient — depuis combien de semaines, de mois ? — et élevaient au milieu des déserts hallucinés de hautes flammes immobiles. La Babylonie, l'Assyrie vont devenir des centres industriels. La Perse possède, pour l'avenir, cette richesse que la « matière impériale » assure à ceux qui ont le bonheur de la pouvoir faire jaillir

de leur sol, mais qui savent en même temps garantir celui-ci contre la rapacité de peuples voraces.

A vrai dire, ici aussi, Reza Shah Pahlevi a révélé son génie et est parvenu à améliorer d'une manière inespérée la situation de son empire. L'histoire des pétroles, assez mystérieuse, fut bien menée. J'ai posé à un ingénieur anglais quelques questions à ce propos. Comme cet ingénieur s'occupe de chemins de fer et pas de mazout, il n'a fait aucune difficulté pour me répondre.

— La Perse, lui avais-je demandé, est-elle entièrement libre d'exploiter comme il lui convient son pétrole ?

— Non, pas tout à fait... mais bien plus libre qu'elle ne l'était il y a peu de temps. Quelques années plus tôt, la Perse se trouvait liée par contrat avec des groupes pétroliers étrangers qui, en réalité, exerçaient (au détriment des nationaux, il faut bien l'avouer) un véritable monopole. Ainsi un accord, presque tyrannique, mais régulièrement conclu, assurait des avantages énormes à une entreprise britannique, l'Anglo-Persian Oil Co. Celle-ci en profitait pour réclamer au gouvernement du Shah un dédommagement pour des dégâts causés en 1915 à ses tuyaux, ainsi que la déduction sur la part de bénéfices qui revenait au gouvernement persan des sommes que la société s'était vu contrainte de payer aux chefs des tribus Bakthyaris. Le nouveau Shah se montra énergique, rompit le contrat qui était sans doute valable en droit, mais fort injuste en fait. Ce fut un beau vacarme. Les Anglais

menacèrent de se fâcher, invoquèrent La Haye et Genève, parlèrent de la Société des Nations en même temps que de la puissance de leur flotte... La Perse finit cependant par obtenir raison. Grâce à son chef, on en arriva à un arrangement plus équitable et les réclamations furent retirées par les deux parties. L'Anglo-Persian Co payerait désormais au Trésor persan un million de livres sterling (environ cinquante millions de krans) pour règlement des 16 p. 100, part de la Perse sur les bénéfices nets, qui ne lui avait plus été réglée depuis plusieurs années...

— Jolie aubaine ! Et voilà le gouvernement persan presque riche !

— L'argent était nécessaire au souverain réformateur. Il le consacra surtout à la création de l'armée, si chère à son cœur, et si utile au maintien de sa puissance... Heureux pays qui n'a plus guère, paraît-il, de dette extérieure ni de dette intérieure !

— Grâce à Reza Shah Pahlevi, il revient de loin ! En outre, la Perse peut désormais, pour son usage, raffiner sur son propre sol le mazout qui lui est nécessaire et qui, par conséquent, ne lui coûtera presque rien.

— Je sais, j'ai vu, en passant à Kermashah, la construction de ces raffineries.

— En plus de l'essence pour ses moteurs, la Perse pourra aussi utiliser les sous-produits, notamment pour la mise en état des routes...

A ce moment, mon interlocuteur se pencha vers moi et ajouta :

— Il se trouve, bien entendu, de mauvaises langues pour prétendre que le Shah n'aurait rompu l'ancien traité avec l'Anglo-Persian Co qu'à la suite d'un accord préalable avec l'Angleterre. Celle-ci aurait fait semblant de se laisser contraindre et cela lui aurait permis de payer, sans éveiller aucune susceptibilité, le million de livres par lequel elle s'attachait définitivement le gouvernement impérial...

— Il y a toujours des gens pour interpréter avec méchanceté les actes les plus simples !

## Bagdad

Bagdad, déjà la voie du retour. Tout l'Orient arabe retrouvé d'un seul coup. Quelques palmiers. Un soleil qui brûle. Des Syriens, des Kurdes, des Kirghiz, des Afghans, des nomades aux robes flottantes, des femmes voilées. Le cours du Tigre, couleur de poix, sous un ciel africain, implacable. Ruines — à peine quelques monticules de terre — de Babylone. Arc de Ctésiphon, encore intact, d'une singulière audace architecturale. Souvenirs de Nabuchodonosor, le César de la Chaldée, qui se mêlent au souvenir de Tamerlan, lesquels sont rejoints par ceux de la guerre de 1914-1918. La mosquée de Corail à côté des bureaux des compagnies pétrolières. La tombe où repose l'épouse d'Haroun-al-Raschid et les locaux de la douane. L'emplacement des jardins suspendus de Sémiramis à proximité du petit train blanc qui conduit vers le

**Kurdistan et Kirkuk, bâtie sur sa falaise comme un château de terre. Les bijoux vieux de trois mille ans, aussi beaux et neufs que ceux d'Égypte, et le palais du Parlement devant lequel se trouve un petit kiosque avec une sentinelle, baïonnette au fusil, dans lequel repose le corps du roi Fayçal. La mosquée d'or à Kazimain, impénétrable pour l'infidèle, et le défilé de l'artillerie montée, avec casques et tenues kaki... Que de contrastes !**

Cette mosquée d'or de Kazimain, placée de l'autre côté du Tigre, fleuve de boue que l'on traverse sur un pont de bateaux, me ramène d'un seul coup en Perse. Elle est plus persane, peut-être, que les mosquées d'Ispahan... Elle luit d'émail rose, rose et or ; et ses abords sont grouillants de la foule des pèlerins. C'est l'un des trois lieux sacrés de la Mésopotamie où les fidèles du culte chiite — ce protestantisme de l'Islam si habilement favorisé par les Shahs Safavis pour renier l'autorité du Kalife et fournir une religion nationale à la Perse — viennent faire leurs dévotions, malgré les obstacles de la frontière politique. Les deux autres mosquées saintes sont Kerbela et Nedjef. Ici, la poussière elle-même est dorée, dans laquelle les gens pieux viennent se faire enterrer auprès des Imams.

On découvre mal la forme de la mosquée, entourée de bazars, de caravansérails, de palais. Mais sept portails couverts de céramique s'ouvrent vers la rue grouillante et par là je puis jeter un furtif coup d'œil sur la grande cour et ses portiques à colonnes entourés de mosaïques, de miroirs. Les murs et les niches sont revêtus de stalactites d'argent, les coupoles et les minarets couverts de tuiles d'or. Ne sommes-nous pas dans la ville de la conteuse Shéhérazade ?

Pour l'oublier, il nous faut apercevoir la voiture de l'ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté Britannique. Hier encore, il s'appelait le Haut-Commissaire. Mais l'Irak est devenu, assure-t-on, tout à fait indépendant : Fayçal était un habile homme, trop habile. Il est mort de façon bien subite. Cela n'arrivera pas à Son Excellence l'Ambassadeur, qui n'a aucune raison d'éveiller les suspicions de l'Intelligence Service.

A Bagdad, l'odeur de l'Anglais est aussi tenace que celle du pétrole...



A l'hôtel, à la gare, il y a de belles affiches avec des images colorisées qui portent — en anglais — ces attirantes suscriptions : « Irak, le berceau de l'humanité ! » et : « Ninive : tombe de Jonas ! » Mon excellente amie anglaise s'est une fois de plus laissé séduire par l'aventure : tout à l'heure, elle prendra l'avion pour le désert. Je la quitte, ainsi que l'ambassadeur et mes autres compagnons. Je vais remonter vers le nord, retrouver le brouillard, la pluie, la crise, et l'Europe folle, de plus méchante humeur que jamais.

**Pierre DAYE.**

**FIN**